

*Le Cabinet de curiosités*  
*et*  
*autres textes*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Le Travail du dessinateur*  
*Ma vie*

ALFRED KUBIN

*Le Cabinet de curiosités  
et  
autres textes*

Traduit de l'allemand et suivi de  
*Une littérature panoramique* par  
CHRISTOPHE DAVID



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2015

Les nouvelles du *Cabinet de curiosités* ont paru sous le titre *Der Guckkasten* (Vienne, Verlag der Johannes-Presse, 1925). *Le Cri qui venait des ténèbres* sous le titre *Der Schrei aus dem Dunkel* (Munich, Neuste Nachrichten, 1929), *Ali, l'étalon blanc* sous le titre *Ali, der Schimmelhengst* (Vienne, Johannes-Presse, 1932). L'ensemble de ces textes a été republié dans *Aus meiner Werkstatt* (Nymphenburger Verlagshandlung, 1973).

© Eberhard Spangenberg, Munich.

© Éditions Allia, Paris, 1998, 2015, pour la présente traduction française.

## LE FRANCHISSEMENT DU COL



PRÈS d'une ville de la province chinoise de Se-tchouan vivait un homme appelé Fang, calligraphe de renom. Il possédait une petite propriété, une maison située dans un pittoresque jardin laissé à l'abandon. Sa femme, Niang-Niang, qui avait été si belle dans sa jeunesse, était la fille du riche fermier d'un domaine impérial de la province voisine et ils vécurent longtemps heureux tous les deux. Fang peignait jour après jour ses calligraphies, le plus souvent des maximes destinées à des sanctuaires qu'il ornait de figures de dragons. Il peignait aussi de belles représentations des huit divinités célestes et des vingt-quatre souverains de l'enfer que les dévots apportaient volontiers au temple comme offrandes. Tôt orphelin, il avait appris la peinture auprès d'un vieux moine qui avait pris soin de lui et dirigeait le couvent où Fang avait passé toute sa jeunesse. Comme le vénérable vieillard sentait venir sa fin, il remit à Fang, qui se tenait en larmes à ses côtés, un rouleau sur lequel figurait le dessin d'un vieux maître inconnu. Peint sur de la soie jaunâtre, à l'encre de Chine noire, il représentait un cavalier et un serpent dans un paysage désertique. Le vieux maître parlait d'une voix à peine

audible à Fang qui l'écoutait d'une oreille respectueuse : "Étudie encore et encore ce dessin, cherche sans relâche à en pénétrer la prodigieuse technique et tu tireras profit de ta persévérance". Il eut juste le temps de lui offrir quelques recueils de poèmes spirituels et rendit l'âme immédiatement après.

Fang garda les derniers mots du mourant dans son cœur comme un commandement sacré. L'étude de ce dessin et de ces livres aux magnifiques caractères qui contenaient la sagesse des temps anciens le fit progresser et il vécut tranquille. Il se maria jeune et s'installa avec sa femme dans la propriété que celle-ci avait apportée en dot. Il s'y isola et c'est là qu'il recevait ses visiteurs, qui devaient venir jusque chez lui s'ils voulaient un travail exécuté de sa main.

Ce n'est que bien des années plus tard qu'un malheur vint troubler cette vie tranquille : Niang-Niang resta longtemps malade. Chacun des médecins que le peintre consulta donna au mal un nom différent, chacun prescrivit ses remèdes, mais rien n'y fit. Fang finit par croire que sa femme était possédée et invoqua le diable. Il échoua là encore et, après des mois de langueur, Niang-Niang, épuisée, mourut. L'époux abattu lui fit élever une grande sépulture. Il peignit ses plus belles maximes



et dessina ses plus belles figures de dieux sur son cercueil. Il venait souvent s'agenouiller là pour penser à la défunte et aux jours heureux qui avaient passé si vite à ses côtés. Elle lui était devenue absolument indispensable, elle qui était maintenant absente de sa maison et de son ménage. Ce qui lui manquait le plus c'était sa gaieté et il voyait clairement que, sans elle, il lui serait impossible de continuer à vivre comme avant. Il allait avoir soixante ans mais cela ne se voyait pas : la peau de son visage était encore lisse et ses yeux marrons étaient restés vifs. Pensant que seul un déménagement pourrait l'aider, il décida d'aller passer le reste de ses jours chez son beau-frère. Celui-ci vivait très loin, sur le versant mongol des monts Tannou, qui s'étendent du grand Altaï jusqu'au cœur de la Chine.

Il y séchait des fruits et devait, comme le peintre l'avait entendu dire, y vivre à son aise. Le voyage durerait trois mois et le mènerait dans des régions totalement inconnues. La décision était audacieuse pour un vieil homme mais Fang n'en démordit pas et il convertit sa propriété en argent. Il fit alors l'acquisition d'un robuste mulet, prit avec lui le rouleau illustré dont il avait hérité, les livres du maître qui avait été comme un père pour lui et partit pour ce long périple le jour même de ses soixante ans.

Il parcourut les régions les plus merveilleuses, longea des fleuves grandioses, traversa des forêts silencieuses et interminables ainsi que des villes florissantes. Jusque-là, il n'avait vu que peu de choses du monde mais maintenant il n'était plus capable de grands efforts. Souvent il s'accrochait, fatigué, à sa monture, son visage jaune se couvrait peu à peu d'innombrables rides. Le plus souvent, le soir, il tombait épuisé, plein du sentiment que les meilleurs moments de sa vie étaient passés. Mais le matin le trouvait à nouveau frais et dispos et il continuait à chercher son chemin sans se lasser, se renseignant auprès des gens du pays. C'était vers l'époque de la première récolte du thé et près de huit semaines s'étaient écoulées depuis son départ. Il devait maintenant franchir une montagne assez escarpée. À trois heures du matin, Fang, éreinté malgré sa dernière pause, se trouvait assez haut dans la montagne, loin au-dessus de tous les villages. Le brave mulet grimpait lentement et régulièrement la route du col qui devenait de plus en plus difficile. Sur la crête, Fang aperçut plusieurs fois sur la paroi rocheuse les maximes sacrées : Om mari padme hum ! qu'y avaient peintes en de grossiers traits bleus les pèlerins bouddhistes. Ces prières en sanscrit faisaient référence à la réincarnation de Bouddha à partir d'une fleur de

lotus et signifiaient : “Om ! Le trésor est dans le lotus ! Amen.” C’étaient les derniers signes de vie humaine. À partir de là, on ne pouvait plus parler de route, le mulet portait son cavalier sur un sombre éboulis de pierres. On n’y voyait que quelques touffes d’herbe et de pauvres buissons d’hibiscus et le peintre laissa sa monture chercher elle-même son chemin à pas incertains entre les pierres instables.

Soudain l’animal se cabra et refusa de continuer. Fang, tiré de ses rêveries par le soubresaut, regarda autour de lui. Dans son dos le soleil était sur le point de se coucher. Devant lui, il n’y avait qu’une contrée sauvage, de tous côtés d’infinies collines pierreuses. Là, il sentit un drôle de frisson lui parcourir le dos. Un sentiment étrange et pourtant familier pénétra dans son cœur au moment même où il aperçut un serpent d’un gris éclatant qui, sortant d’une fissure du sol, dardait sa langue vers le mulet. Fang tira sa courte épée, prêt à tuer cette vermine qui lui faisait horreur et l’attirait tout à la fois, au cas où celle-ci deviendrait dangereuse. Mais ce fut inutile. Comme s’il avait bien réfléchi, le serpent, dont la robe d’écailles mouchetée de multiples couleurs avait des reflets métalliques dans le soleil couchant, se glissa sous une pierre avec un sifflement qui ressemblait à un rire sous cape.

La lumière du soleil disparut à l'horizon et, presque en même temps, un crépuscule blafard tomba. Le peintre soulagé voulut ranger son épée et c'est à ce moment-là que son regard rencontra par hasard sa propre image reflétée dans son large fourreau argenté. Le nez anormalement effilé, les yeux enfoncés dans les orbites : c'était la face pétrifiée d'un mourant.

Intérieurement, il se sentait plein de courage et une profonde joie l'habitait. Il pensait au rouleau illustré et savait que le serpent était le symbole de la fin de sa vie. Le mulet et son cavalier se perdirent alors dans les ténèbres qui envahissaient maintenant rapidement la région désertique.